

velopper en elle la douce soumission et l'oubli d'elle-même qui la distinguèrent toujours.

Du fond de sa forêt, Irma lui écrivait : " Ma chère Elvire, c'est pour DIEU qu'il faut étudier et qu'il faut travailler ; s'il ne t'appelle pas à la vie religieuse, tu feras honneur à la religion dans le monde. Qui t'a dit que tu n'aurais jamais d'enfants, neveux ou nièces à instruire ? Comptes-tu être inutile à la société ? Oh non, c'est trop laid, une petite vie ramassée sur soi-même. Etudie donc, ma chère enfant, étudie pour DIEU : il en vaut bien la peine."

Malgré sa grande jeunesse, Elvire gardait toutes ces paroles dans son âme et s'efforçait d'y conformer ses actes. Avidé de se donner et de se livrer à tous, elle avait un mot consolant pour toute tristesse, un remède pour toute blessure.

Un bon père de famille racontait la douceur et la bonté qu'elle lui avait témoignées, alors que, plongé dans un profond chagrin par la mort de son père, il était venu passer quelques jours chez M. le Fer nommé son tuteur. " Pauvre orphelin, j'exhalais ma douleur en sanglots et gémissements et ne croyais plus à l'espérance, lorsque la porte de ma chambre s'ouvre doucement, une figure angélique m'apparaît, elle s'approche. Mlle Elvire prend mes mains entre les siennes et trouve le secret de changer un cœur désespéré en un cœur plein de résignation."

Si elle savait consoler les peines de cœur, elle savait aussi panser les plaies du corps : un de ses voisins, jardinier de la maison, s'était fait une brûlure très grave à la jambe, il ne voulait pas être porté à l'hôpital ; ses cris, ses pleurs, touchèrent Elvire ; elle s'offrit à soigner la plaie, et pendant de longs mois elle se rendit deux fois le jour à la pauvre demeure de ce pauvre homme, ayant à remonter le rude sentier qui conduit de la grève des Fours à chaux à la maison paternelle. Simon ne se lassait pas de louer la bonté de sa garde-malade. " Rien qu'à la voir entrer, disait-il, avant même qu'elle me touche, je me sens soulagé." Tout en soignant son malade, la pieuse jeune fille l'instruisait et le ramenait à la pratique religieuse, depuis longtemps négligée.

Mais c'était surtout au foyer, au sein même de la famille, que la vie d'Elvire paraissait poussée à la dernière limite de l'abnégation et du dévouement. Sa mère disait, à cachette de cette fille chérie : " Je n'ose exprimer devant elle le désir d'aucune fantaisie, car cette enfant se met l'esprit à la torture et s'attriste si elle ne peut me la procurer." Aussi, presque à son insu, cette bonne mère l'avait-elle prise pour son bras droit, pour son aide dans les mille occupations qu'entraîne une nombreuse famille. Elvire se trouvait toujours à point nommé pour combler un souhait, empêcher un soupir, achever un ouvrage commencé. Un bon oui, accompagné d'un sourire, s'accroissait sur ses lèvres gracieuses ; jamais une petite moue de contrariété ne laissait apercevoir que sa complaisance dissimulait un sacrifice,

(à suivre),